A l'épreuve des balles : épisode de la guerre des Ormonts : (fin)

Autor(en): **Romang, J.-J. / Reitzel, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 33

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-183339

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

chôquès ? âo ouai ! lè tsampèront petout âi z'écovirès et sè coumandèront dâi bottès (dâi solâ à mandzes, coumeint dit Fluton) po poâi mettrè lè canons dè pentalons dedein. L'est cè tonnerro dè militéro que fâ cein. Mè rassovîgno qu'on étâi pas tant molési quand on allâvè âi rasseimbllièmeints ; on mettâi la carnagnola avoué dâi tsaussès dè la demeindze, et qu'on fasâi bin son serviço ; na pas ora, ye faut lo drap de l'état et la tuniqua, que cein lào baillè lo gout dè mettré dâi z'anglaisès po sè veti ein bordzâi. Et pi c'est dâo bio què lâo militéro, que n'ous ont pas mé allâ dein lè z'abbahi : pemin d'épolettès, min dè sabro, min dè crâija, min dè musetta, et quin chako ? on képi, que l'âi diont, qu'on ne pâo rein mettré dedein ; on pompon dè rein dâo tot, qu'on derâi onna crouïe boutsena ; min dè liberté patrie et min dè jurdiulairès. L'ont adé la giberna, mâ l'est onna gibernetta qu'est peindia coumeint on covâi, dévant. Po lé fusi, diont que sont meillâo ; mâ ne bourront rein po tserdzi et on ne mé fara jamé dè la via eincrairè que font dâi z'asse bons pets qué lè noutro, qu'on tampounâvé la cartouche ein vâo-tou, ein vouai-quie. Lè fusi d'ora sè tserdzont tot coumeint lè z'arbélettès, iô n'ia rein qu'à mettrè lo pequiet.

Eh ; iô est-te lo teimps iô n'ira djeino ; on avâi dâi chakos que garnessont bin lè reings, avoué onna balla becqua garnia ein fai, et n'aviâ dâi pompons dè sorta ; et pi lè caporats, lè sergents, lè z'officiers, avions dâi galons âo fin coutset, qu'on lè recognessâi dè tot liien. Et lo gros majo, et lo coumandant, avoé lâo tsapé gansi ! n'étâi pas dè la merdèrâi coumeint ora que lo chako d'on colonet est tot coumeint cé d'n'a piquietta. On poivè reduirè dein lo noutro lo taba, la pipa, lo motchâo dè catsetta et tot pllien d'affèrès. L'est veré qu'ora sont trâo fignolets po foumâ dein on dzerret dè Gouggichebergue et mêmameint dein on brulôt (on chetse moqua) ; lâo faut la cigarra : « un grandson ! un vevey ! » coumeint diont. Eh ! pételiets, va ! vo z'étès bio avoué voutrès cigarrès ! Tè tchaffouillont cein coumeint onna chiqua. No, on sè conteintâvè d'A, dè taba recouquelhi, qu'on copâvè su la man et qu'on cratchivè dedein, et dè Napoléion. Vo rassoveni-vo dè clliâo paquiets iô on veyâi lo grand Napoléion su on moué dè terra et que iavâi dézo :

Seul et sur un rocher d'où sa vie importune
Troublait encor les rois d'une terreur commune ;
Du fond de son exil, encor présent partout,
Grand comme son malheur, détrôné, mais debout
Sur les débris de sa fortune !

L'est césiquie qu'étâi on crâno ! L'épouâirivè adé lé râi du su lè paquiets dè taba. C'est coumeint no âo Sonderbond. Quand bin on n'avâi pas dâi tuniquès, dâi vettreli et dâi tiulassès, n'ein fé la campagne avoué honneu, avoué lo bravo generat Dufour que ne bragâvè pas tant coumeint Bazaine, mâ que gâgnivè, et ne sé pas se clliaô dè vouâ ein farions atant quand bin l'ont dâi z'escadrons et dâi régiments. Tot cein ne vâo rein derè. Dein ti lè ka la Suisse n'a min ousâ refèrè dè dierra du no. Et se ora on lâo met tant d'afférès dein la boula, n'est pas po nion mépresi, mâ yé bin poâire que seyont coumeint lè taupès, que l'aussont tota la fooce âo bet dâo mor.

C. C. D.

Trois messieurs de Lausanne regardant le ciel avec angoisse se demandaient quand la pluie voulait cesser.

« C'est déplorable, disait l'un d'eux, et le temps ne paraît guère vouloir se remettre. »

— Si, si, répondit un autre, ça va finir ; il pleut depuis si longtemps que les nuages sont déchargés... il ne doit du reste plus y avoir d'eau là-haut.

— *Heim !...* grommela un paysan qui écoutait cette conversation, *ie ne voudré pas mé tzerdzî de baire lo resto.*

A L'ÉPREUVE DES BALLES

ÉPISODE DE LA GUERRE DES ORMONTS.

(*Fin.*)

Il était temps que la situation changeât. Tout à coup, un groupe de jeunes filles appparut. Lucie et plusieurs compagnes venaient apporter aux combattants du vin, du pain et du fromage. Lucie alla d'abord à la recherche de son père, qui se trouvait dans la forêt, et qui, à l'aspect de sa fille s'exposant au danger, fut plus effrayé qu'il ne l'avait été à la vue des Français. Lucie était son enfant unique. Mais, le premier effroi passé, il avala d'un trait le verre de vin qu'elle lui offrait et dit alors :

— Tu as raison, Lucie, aujourd'hui il faut tout oser.

Et ces jeunes filles allaient des uns aux autres, distribuant des vivres assaisonnés de paroles d'encouragement. Elles avaient placé leurs corbeilles derrière un grand bloc de rocher. Le combat avait cessé pour un moment. L'ennemi allait-il se retirer tout à fait ou voulait-il seulement réunir de nouvelles forces pour une attaque décisive ? Quoi qu'il en fût, nombre de combattants profitèrent de ce moment pour aller se faire reconforter. Jean, cependant, était resté à son poste, n'ayant point encore vu les nouvelles arrivées, tant son regard cherchait à voir si le cheval noir et son cavalier sinistre n'allaient pas reparaître. Plein de confiance en sa fidèle carabine, il espérait toujours les atteindre.

Lucie s'approcha du jeune tireur sans en être aperçue. Portant un verre de vin de la main droite, elle lui posa la gauche sur l'épaule, en disant :

— Eh bien, ne commences-tu pas bientôt à croire que tu es à l'épreuve des balles ?

Jean se retourna si vivement que Lucie faillit répandre à terre le vin qu'elle portait. Le jeune homme s'excusa et ajouta :

— Non, mais là-bas il y en a un, celui qui commande, on ne sait pas trop ce qui le protége. Nous sommes une douzaine qui le visons continuellement, et son manteau est tout troué. Mais ce grand diable ne fait que mettre la main dans son uniforme et il en sort des poignées de balles, qu'il laisse ensuite tomber dans la neige en riant et en les comptant, comme quand tu comptes la monnaie pour un écu neuf. Nous ne savons plus que faire de cet individu, ni que penser.

Lucie sourit, mais les autres soldats qui s'étaient rapprochés confirmaient ce que Jean venait de raconter. L'un affirmait, en outre, avoir remarqué que le cheval noir ne touchait pas du tout le sol ; un autre prétendait avoir vu sortir du feu des narines de cet animal.

— Quels poltrons vous êtes ! s'écria Lucie. Que de choses la peur vous fait voir !...

— C'est en tout cas quelque chose d'étrange que ce com-

mandant, interrompit un vieux chasseur. Il s'expose aux coups, et cependant on ne peut le descendre de son maudit cheval noir.

— Ne pourrais-tu pas nous donner un bon conseil, Lucie? On dit que vous autres gens de l'auberge de Vers-l'Eglise vous savez toute sorte de choses.

Lucie devint rouge comme une écrevisse; car ce que le vieux chasseur disait, était une allusion à un malheur arrivé à la famille de la jeune fille par les préjugés du siècle passé. Cependant elle se contint, lança au parleur inconsidéré un regard plein de reproche et dit avec un sourire forcé :

— Ah! ta grande sagesse voudrait probablement me conduire au bûcher, comme la bêtise du peuple et celle plus grande encore du bailli de Ælen y a conduit mon aïeule! N'est-ce pas, c'est là le sens de tes paroles et les remerciements que tu me fais pour être venue ici?

— Non, non! répliquèrent les assistants, aujourd'hui, Dieu merci, on ne brûle plus les soi-disantes sorcières.

— Et l'on pardonne le plus volontiers à celles qui sont jeunes et jolies, dit Jean en vidant son verre, et qui vous apportent un tel vin jusque dans le feu du combat. Dis-nous donc sérieusement, n'aurais-tu pas un bon conseil à nous donner?

La jeune fille lui remplit le verre encore une fois en disant :

— Bois ce verre à ta bonne chance. Ensuite tu déchargeras ton fusil et ne tireras plus avant que je sois de retour. Tu ne mettras dans ton arme que de la poudre; je vais chercher ce qui remplacera la balle.

Elle s'éloigna d'une course rapide, en se dirigeant vers un chalet voisin.

A ce moment, le feu des tirailleurs recommença avec une nouvelle violence, et bientôt s'y joignit le feu roulant des pelotons cachés dans les plis du terrain. On aurait dit le tonnerre retentissant dans les abîmes.

Jean fit ce que Lucie lui avait dit: il lâcha son coup et se retira derrière le grand bloc où les autres jeunes filles, sous la direction d'un médecin, prenaient soin des blessés. Le jeune tireur y attendait avec une impatience extrême le retour de Lucie. Evidemment, le moment décisif approchait. A chaque minute, le nombre des blessés augmentait, et derrière l'abattis étaient couchés de nombreux morts.

Du côté des ennemis retentit enfin un long roulement de tambours, puis un moment de grand silence; ensuite, on entendit le pas de charge et des clameurs immenses. Ils tentaient un dernier assaut.

Au même instant, Lucie apparut, hors d'haleine. Jean avait depuis longtemps mis dans sa carabine une bonne charge de poudre. Elle lui remit un morceau de fer pointu, qu'il mit dans le canon après l'avoir enveloppé de quelques chiffons gras. C'était la pointe d'une pioche. Lucie était allée dans le chalet qui appartenait à son père, et avec une peine infinie, elle avait réussi à casser cette pointe.

— Maintenant, fais attention, dit Lucie, je vais prier pour le succès de ton arme et pour le salut de notre pauvre pays!

— Prie aussi pour notre bonheur futur, ajouta le jeune homme avec un regard significatif.

Epuisée par ses efforts, Lucie s'affaissa à côté d'un blessé et ses lèvres prononcèrent tout bas une fervente prière.

Le jeune tireur se mit aussi à genou, mais c'était pour pouvoir viser avec plus de sûreté. Pas un coup ne se faisait entendre de l'abattis; chacun ménageait son plomb pour le moment suprême. L'ennemi s'approchait d'un pas rapide; le bruit des tambours et les cris remplissaient les airs. A la tête des troupes caracolait le cheval noir.

— En avant! en avant! disait le commandant en levant son épée.

Il n'est plus qu'à trente pas; et notre jeune tireur serre sa carabine contre l'épaule, vise: un coup violent part et donne aux autres le signal de tirer aussi. Le cheval noir se cabre, son cavalier glisse lentement à terre. Le fidèle animal regarde quelques instants son maître étendu sur le sol et blessé à mort; puis suit les soldats qui ont pris la fuite dès qu'ils ont vu tomber leur chef.

L'ennemi, arrivé hors de portée de fusil, arbora un petit drapeau blanc, et les Ormonins ayant répondu de la même manière, un parlementaire parut. Il demanda la permission d'emporter leur chef et les autres blessés ou tués et promit, au nom des troupes, de laisser les montagnards tranquilles. Sa demande fut accueillie, et les troupes se retirèrent sur Aigle, pour enterrer leurs morts.

Mais avant de mettre Forneret dans la tombe, on lui ôta une pièce de vêtement qui expliquait son invulnérabilité. Il portait sous son uniforme une cotte de mailles faite avec beaucoup d'art. Elle avait pu résister aux balles de plomb, mais non pas à la pointe acérée envoyée par une forte charge. Peut-être aussi que les pirouettes que l'habile cavalier faisait faire à son cheval, avaient réussi à tromper l'habileté des meilleurs tireurs jusqu'à ce que, enfin, la main inexorable du destin dirigea le trait meurtrier contre sa poitrine.

Peu de semaines après ce combat, Jean conduisait à l'autel celle qui avait fourni la munition fatale. Toute la population prit part à la fête. Lorsqu'il s'avança vers l'église, Jean dit à sa belle fiancée :

— Si j'ai été à l'épreuve des balles de l'ennemi, je n'ai pas été à l'épreuve des traits lancés par tes beaux yeux!

(*D'après J.-J. Romang. Traduit par A. Reitzel.*)

Bébé va se coucher et maman lui fait faire sa prière du soir.

— Maman, fait tout à coup Bébé s'interrompant, pourquoi demande-t-on tous les soirs au bon Dieu le pain quotidien? Il serait plus facile de le lui demander tout de suite pour une semaine. Ça le dérangerait moins.

La mère, un moment indécise :

— C'est que le bon Dieu sait bien que nous n'aimons pas le pain rassis.

Tu sais, cette pauvre madame Z..... vient de mourir.

— C'est une perte pour son mari.

— Heu! elle était bien maigre.

— Eh bien! justement: c'est une perte sèche.

Un peintre disait dernièrement au café :

— Quand vous entendez un artiste dire de lui : « J'ai du talent... » soyez sûr qu'il n'a pas de talent.

Quand, au contraire, vous en entendez un autre dire: « Je n'ai pas de talent...» soyez sûr qu'il a du talent.

Puis il ajouta le plus tranquillement du monde :

— Moi je n'ai pas de talent.

Plaintes d'un amoureux :

Fallait-il que je m'enflammasse
Pour que vous me glaçassiez!
Fallait-il que je vous aimasse
Pour que vous me méprisassiez!
Fallait-il que je vous suivisse
Afin que vous me quittassiez!
Et qu'à vos genoux je me misse
Pour que vous me *rebutassiez!!!*

L. Monnet.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY